

Aurélia Ringard

Jour bleu



Frison-Roche
Belles-lettres

Jour bleu

Frison-Roche Belles-lettres
5, rue de Charonne, 75011 Paris

Tous droits réservés pour tous pays.
Toute reproduction de ce livre, même partielle,
par tous procédés, y compris la photocopie, est interdite.

© Frison-Roche Belles-lettres, juin 2021
ISBN : 979-10-405-9292-1
Collection Ex Nihilo

Direction éditoriale : Édouard Frison-Roche
Direction littéraire : Katia Kaloun
Édition : Marine Bourasseau, assistée par Alix Putavy
Illustrations de couverture : Coline Cayzac
Mise en pages : Charlotte Thomas

Aurélia Ringard

Jour bleu

Frison-Roche
Belles-lettres

Aux vies passées et à celles à venir.
À mes parents et à mon frère.

Merci à toutes celles et tous ceux qui, depuis des années, m'ont encouragée à écrire.

*Car j'ai vécu de vous attendre,
Et mon cœur n'était que vos pas.*
Paul Valéry, « Les Pas »

*L'enfance n'est pas une terre que l'on quitte.
L'enfance est au fond de la poitrine.
Elle colle son front aux barreaux de la chambre.*
Jeanne Benameur, *L'exil n'a pas d'ombre*

1

Tu m'as donné rendez-vous dans une gare. Tu ne pouvais pas savoir. C'est pourtant simple, c'est toute ma vie. Dans ma vie, il y a des gares et des trains. Des trains tout le temps. Des trains à attraper, des trains à l'heure, des trains bondés, des trains de nuit, des trains bloqués, des trains en retard. Depuis toujours, c'est comme ça. Je cours sur les quais, le souffle coupé. Parfois on a le temps de s'embrasser avant la sonnerie, parfois pas. Les adieux s'étouffent dans les cols des manteaux. On rassemble les morceaux de nous-même que l'on voudrait laisser à quelqu'un d'autre que soi. C'est l'heure de partir. Derrière la vitre, on articule des mots que l'on dit surtout avec les yeux. On ne se lâche pas. On se retrouvera. On garde nos sourires, nos émotions, la politesse et nos souvenirs. Tout ce que l'on crève d'envie de se dire. La vie ne suffira pas, je crois.

2

Mois de septembre. Début du jour. Les allées et venues dans le hall de la gare de Lyon s'amplifient. Ce n'est pas qu'une impression : autour d'elle, du monde, de plus en plus, des valises, des mallettes, des manteaux à la main, le bruit saccadé des talons frappant le sol, des départs et des destinations. Sur la grande horloge, l'aiguille du temps brille et progresse, imperturbable. Les numéros des quais s'affichent, les sonneries retentissent et une foule matinale et compacte se met en branle. Le mouvement semble continu et prend de la vitesse. Les ombres se bousculent. Peu importe où ils vont, ces hommes et ces femmes sont déjà ailleurs.

Cent fois, elle est venue ici pour partir. La voilà qui piétine au milieu de cette agitation mystérieuse et sans limites. Ses pas sont rapides, en avant, en arrière, comme des mouvements de danse, les yeux grands ouverts, mi-conquérante, mi-fugitive. Les courants d'air font voler ses cheveux blonds, elle ne cherche pas à les remettre en ordre, elle les laisse se placer ; à quoi bon faire semblant, maintenant ? Elle ressemble à un animal docile dont la sauvagerie reste en sommeil. Son souffle, une respiration haletante. À l'intérieur, son cœur se serre. Ça bat. À croire que pour la première fois depuis longtemps, son sang circule de nouveau. Ça bat dans ses tempes, ses poignets, sa poitrine, dans le fond de sa gorge, elle n'est plus que cela, des pulsations. C'est cela. Une histoire de pulsations. D'attente et de tâtonnements maladroits. Elle a l'allure de celles qui se mettent en chemin, qui arrivent au front. D'un coup d'œil, elle quadrille le lieu. Elle guette les horaires d'arrivée sur les écrans sans parvenir pour autant à contrer l'excitation qui monte. Elle ne peut encore ni le voir ni le toucher. Elle n'a pas réfléchi à ce qu'il se passerait au moment précis où il descendrait du train. Le premier regard, le premier pas, le premier mot. Ce mot magique entre elle et lui, elle ne le connaît pas. Elle doit aimer cela, ne pas savoir.

Elle s'est contentée de courir jusqu'ici, d'arriver en avance, très en avance même, dans un mouvement superbe d'abandon et d'entêtement fertiles, bras ouverts à la récolte. Elle n'entend pas le vent souffler au-dehors, ni la pluie fine glisser sur le toit. Elle ne se souvient pas de l'orage de cette nuit. Elle ouvre les boutons de sa veste pour faire respirer sa peau, alléger la boule au fond de son ventre, cette petite douleur lancinante que l'on ressent devant le vide, ce vide qui ne lui évoque rien de rassurant.

Il lui suffirait d'une seconde pour faire volte-face mais elle refuse d'être totalement effrayée par le risque qui se tient droit devant elle et la toise à quelques heures à peine de leur supposé rendez-vous. Elle préférerait que cette sensation glisse au travers des plis de sa jupe, s'égare dans le tourbillon incessant du lieu, que ses frissons et ses doutes deviennent invisibles. Bientôt, ils ne seront plus qu'une rumeur. Ce n'est pas rien de déposer les armes.

Une musique s'élève parmi les ombres. Entre les cris des mômes, les supplications des derniers mendiants et les coups de sifflet des agents de service, ces premières notes retiennent son attention. Elle tend l'oreille. Dans le hall, un voyageur s'est mis à jouer du piano d'une façon généreuse, une mélodie fragile, étrange et un peu dramatique qui ressemble aux derniers instants vierges avant que tout ne s'emballe et ne devienne inévitable.

Elle fait un pas en arrière. Un sentiment inconnu l'étreint. D'autres yeux se posent sur les siens. Elle n'est pas dupe. Elle essaie de maintenir ses idées claires. C'est un coup à se perdre, sinon. Elle n'a pas toujours brillé par sa cohérence mais, il y a trois mois, elle a passé un pacte avec elle-même, sans jamais dévoiler à personne ses intentions précises. Elle est parfaitement consciente de ce qu'elle s'inflige. Le toit en ferraille avec ses arcades métalliques semble lui hurler dessus. Ça grouille. Les traits des passants se métamorphosent. Ils ressemblent à une armée d'insectes vivant les uns sur les autres. Ils ont beau se laver le matin, se frotter partout, puis se mettre tous les parfums du monde, ça sent la gare, faudra qu'elle s'y fasse. Un mélange de Chanel et de crasse. De tabac et de sueur.

Brusquement, ça tangué comme si quelqu'un l'avait prise par les poignets pour la faire tourner. Voilà, ça commence, plus rien n'existe. Que l'impossible surgisse : elle s'y accordera. Elle n'est pas vraiment taillée pour la monotonie.

3

Tu ne sais pas que je suis là et j'ignore ce que tu feras de ma présence au milieu de ces allées. Depuis notre rencontre du mois de juin dernier, j'ai emménagé dans un nouvel appartement, sous les toits, au fond d'une impasse étroite et pavée du quinzième arrondissement. Du balcon, il faut pencher la tête sur le côté pour apercevoir la tour Eiffel.

Cette nuit, je me suis réveillée et, pendant un moment, je ne savais plus où j'étais. Je comptais les heures qu'il me restait avant de te revoir. Je fixais le plafond, les yeux écarquillés. Mon cœur battait fort, tel un tambour immense dans ma poitrine. J'ai cherché la lumière, j'ai allumé la lampe de chevet. Je me suis résignée à ouvrir la fenêtre pour laisser entrer de l'air. Les reflets rouges et scintillants de la rue en contrebas faisaient briller sur mon corps de faibles étincelles. La chaleur était lourde, il ne faisait pas encore jour. Le ciel était teinté d'une couleur indéfinissable, grise, une couleur de fin du monde, barbouillée d'encre et de nuages noirs. Paris semblait être le cœur d'une bête endormie.

Dans la salle de bains, j'ai passé mes mains sous l'eau froide. J'ai aspergé mon visage en évitant de regarder mon reflet dans le miroir ; j'essayais de chasser de mon esprit un tas de pensées pénibles te concernant. Je voulais me débarrasser des hypothèses tenaces rendant incertain ton retour, ces voix qui me hurlent à la gueule que tout est faux. Et puis quoi encore ? Personne ne sait, de toute façon.

Dans mon lit, j'ai retourné l'oreiller à la recherche de fraîcheur et de sommeil, j'ai fourré ma tête dedans pour ne plus rien entendre. À plat ventre, j'ai fini par me rendormir.

Venir dans cette gare est une étrange idée. Je ne peux pas décrire la puissance de cet élan qui me porte jusqu'à toi. Comment te dire ce qui résonne dans mes tempes ? J'aimerais trouver une phrase, juste une, même minuscule, et contraindre mon langage à nommer ce qu'il ne sait pas, quel événement intense a eu lieu depuis que nos peaux se sont effleurées, cette sensation qui m'a l'air de durer pour toujours. Il a suffi d'un clin d'œil à la dérobée. Il a suffi de la douceur de tes mains, de ta bouche pleine de sagesse et d'histoires extraordinaires, pour que, trois mois plus tard, je me souvienne passionnément de ta présence.